

Nous ignorons par quel exploit le héros chaldéen s'illustra d'abord après ce triomphe, nous savons seulement par la suite du récit qu'il avait terrassé des lions et d'autres bêtes féroces. La septième tablette n'a pas encore été retrouvée. Ce qui nous est parvenu de la huitième renferme de vagues allusions à une expédition à Nippour et se termine par le récit de la mort d'Éabani. Au commencement de la neuvième, Gilgamès déplore la mort de son fidèle compagnon et cette seconde partie du poème forme une espèce d'Odyssée. Le vainqueur d'Houmbaba et du taureau divin ne veut pas mourir comme son frère d'armes. Afin de conserver ses jours, il forme le projet d'aller trouver son ancêtre, Samas-napistim, le Noé chaldéen, qui a reçu le privilège de l'immortalité. Le voyage qu'il lui faut entreprendre est long et difficile, mais aucun obstacle ne peut l'arrêter. Il est obligé tout d'abord de franchir une haute montagne où il rencontre des lions dont la vue le glace d'effroi; cependant ranimant son courage et saisissant ses armes, avec la protection du dieu Sin, il terrasse ces terribles ennemis. Il arrive alors à une montagne célèbre, nommée Masou. Elle est gardée par des êtres fantastiques, les hommes-scorpions, que les cylindres nous font aussi connaître¹.

2. Aux approches du mont Masu...
3. Tous les jours, ils en défendent l'entrée et la sortie;
4. Leur tête touche la voûte du ciel;
5. Leur poitrine plonge au plus profond de l'Aral (l'enfer).
6. Ce sont les hommes-scorpions qui en gardent la porte,
7. Ceux dont le seul aspect est foudroyant, dont le regard est mortel,

¹ Voir Figure 19. Cylindre de jaspe rubané, rouge, brun et vert. Musée Britannique. D'après F. Lajard, *Introduction*, pl. XLIX, fig. 2. Voir aussi, *ibid.*, pl. LIV B, fig. 2; LXI, fig. 4; J. Jeremias, *Izdubar-Nimrod*, in-8°, Leipzig, 1891, Frontispice.

8. Et dont l'éclat puissant renverse les montagnes.
9. Ils gardent le soleil à l'orient et à l'occident¹.

Gilgamès interdit hésite à la vue de ces monstres; toutefois s'armant de courage, il les aborde et, à force de prières, obtient les indications nécessaires pour continuer son voyage et marcher pendant



19. — Hommes-scorpions.
Cylindre assyrien.

vingt-quatre heures à travers la région de la nuit. Quand il a franchi la route ténébreuse que poursuit le soleil au-dessous de l'horizon, le héros chaldéen se trouve tout à coup dans un paradis enchanté, où croît un arbre merveilleux :

48. Ses fruits sont de pierre *sandu*;
49. Ses branches (?) pendantes offrent un agréable aspect;
50. Ses bourgeons (?) sont de pierre *uknu*,
51. Ses fruits ont belle apparence².

Cependant Gilgamès n'est pas arrivé au terme de son long voyage. La dixième tablette s'ouvre par la peinture de la déesse Sabit, qui est assise sur le trône de la mer. Elle annonce au descendant de Samas-napistim qu'il ne pourra retrouver son ancêtre qu'en franchissant les espaces liquides immenses dont elle est la reine. Il est impossible à un mortel de les traverser, ajoute-t-elle; seul, Samas, le soleil, peut le faire. Néanmoins elle se laisse toucher enfin par ses instances et lui indique où il pourra trouver Amel-Éa, le

¹ J. Sauveplane, *Une épopée babylonienne*, tabl. IX, col. II, p. 34-35.

² J. Sauveplane, *Une épopée babylonienne*, tabl. IX, col. IV, l. 49-51, p. 37.

pilote de Samas-napistim, qui consentira peut-être à tenter l'aventure.

Le vieux pilote y consentit en effet. Il manœuvra avec tant d'habileté que, au bout de trois jours, les deux navigateurs avaient fait le chemin de trente-cinq journées. Il ne leur restait plus qu'à franchir le passage le plus difficile, celui des eaux de la mort. C'était le dernier obstacle qui s'opposait à l'accomplissement des vœux de Gilgamès. Pendant qu'il s'efforçait de fendre avec son aviron les eaux de la mort, Samas-napistim aperçut avec étonnement ces inconnus qui se dirigeaient vers lui. Bientôt Gilgamès l'aborde et lui raconte toute son histoire, ainsi que le but de son voyage : il est venu pour apprendre de sa bouche le secret de la vie et le moyen d'échapper aux coups de la mort. Mais ce secret, Samas-napistim refuse de le lui apprendre :

26. Depuis que nous construisons des maisons et que nous scellons....
27. Depuis que les frères se querellent,
28. Depuis que l'inimitié existe entre [les hommes],
29. Depuis que le fleuve roule ses eaux,
30. Que les oiseaux *kulili* et *kirippá*
31. Contemplant le soleil en face,...
32. Depuis ce jour, il n'y a pas...
33. [La vie] et la mort [vont] comme de pair.
34. De la mort il n'a pas gardé¹....
35. Depuis que l'homme malade et l'homme sain prient²....
36. Les Anunnaki, les grands dieux,
37. Mammit, la maîtresse du destin, fixent le sort avec eux,
38. Règlent la mort et la vie.
39. Et ne révèlent [à personne] le jour de la mort³.

Il est digne de remarque que dans ce passage sur la mort,

¹ C'est-à-dire l'homme à été voué à la mort.

² Les prières de l'homme malade et de l'homme bien portant ne les sauvent pas de la mort.

³ J. Sauveplane, *Une épopée babylonienne*, tab. x, col. vi, l. 26-39.

qui joue un rôle important dans le poème, nous ne rencontrons aucune allusion à la vérité capitale que nous enseigne la Genèse¹, savoir que la mort est le châtement du péché et la punition de la désobéissance de l'homme aux ordres de son créateur.

Gilgamès, déçu dans ses espérances et ne pouvant arracher à son aïeul le secret de la vie, veut du moins apprendre comment il a obtenu lui-même l'immortalité. Samas-napistim cède enfin aux désirs de son petit-fils et lui raconte son histoire, qui n'est autre que l'histoire du déluge. Elle forme le principal sujet de la onzième tablette. Nous aurons à reproduire plus loin dans son entier le récit du Noé chaldéen². Gilgamès l'avait écouté avidement. Son aïeul lui dit alors, après lui avoir expliqué comment les dieux l'avaient rendu immortel, ainsi que sa femme :

206. « Et maintenant, lequel d'entre les dieux te rendra, toi aussi, resplendissant (de santé) ?
207. Veux-tu obtenir la vie que tu recherches ?
208. A cette fin, ne monte pas encore (sur le vaisseau). » Durant six jours et sept nuits,
209. Comme sur quelqu'un qui fait halte au milieu de sa course,
210. Sur lui fondit le sommeil (?), à la façon d'un vent violent.
211. Samas-napistim, s'adressant à sa femme, lui dit :
212. « Regarde le héros qui recherche la vie :
213. Sur lui a fondu le sommeil (?), à la façon d'un vent violent. »
214. Sa femme, s'adressant à Samas-napistim, l'Éloigné, lui dit :
215. « Touche-le et donne à manger à ce héros du *tá*,
216. Puis qu'il s'en revienne guéri par le chemin qu'il a déjà parcouru³. »

Le poète veut sans doute décrire ici les origines de la médecine et de cette science magique dont étaient si fiers les

¹ Gen., II, 17; III, 3, 19.

² Voir chapitre VI, *Le Déluge*.

³ J. Sauveplane, *Une épopée babylonienne*, tab. XI, p. 58.

Chaldéens. Le *tā* est en effet une sorte d'aliment ou plutôt de médicament magique que la femme de Samas-napistim prépare avec beaucoup de soin. Elle lui fait subir six sortes de préparations, mélanges, combinaisons, opérations successives dont la nature est fort difficile à déterminer, mais qui font penser aux sorcières du moyen âge, héritières sans le savoir des mages de Chaldée, lorsqu'elles faisaient bouillir dans leurs chaudrons les plantes diverses qu'elles avaient cueillies avec des rites diaboliques. Il ne faut pas moins de six jours entiers de travail pour que le *tā* acquière toutes ses propriétés curatives. Le septième jour, Samas-napistim éveille Gilgamès et lui fait manger l'aliment merveilleux. Cependant la plante magique ne suffit point pour lui rendre la santé et les forces : son corps est couvert de pustules, la lèpre a attaqué sa chair vive, la maladie le tient couché dans son bateau sur les eaux de la mort. Un bain, pris dans une eau purificatrice, rend sa plaie (?) brillante comme du métal ; il jette sa lèpre comme une peau, afin que la mer l'emporte ; il entoure sa tête d'un bandeau neuf et il est prêt à reprendre la route d'Érech.

Avant de dire adieu à son petit-fils, Samas-napistim, sur la prière de sa femme, révèle enfin à Gilgamès le secret de la vie : c'est une plante qui a la vertu merveilleuse de donner l'immortalité. Il lui indique le moyen de la reconnaître et de s'en assurer la possession. L'ami d'Éabani se la procure en effet, mais par malheur un serpent la lui ravit en chemin, pendant qu'il retourne à Érech. Cet épisode est un des plus intéressants du poème ; nous en donnerons la traduction au chapitre III. Gilgamès perd ainsi le fruit de son long voyage ; il devra suivre la voie de tous les mortels.

A la fin de la onzième tablette, il est de retour à Érech. Dans la douzième et dernière, il se lamente d'abord sur le sort de son ami Éabani :

13. [Hélas! Éabani! nous ne te verrons plus aller] au temple.
14. [Revêtu de] blancs vêtements...
15. Comme un ami...
16. Tu ne te frotteras plus de la graisse onctueuse du taureau,
17. Dont l'odeur suave rassemblait [les hommes] autour de toi!
18. Tu ne dirigeras plus l'arc contre la terre,...
22. Tu ne lieras plus à tes pieds des sandales.....
26. Tu n'embrasseras plus le fils que tu aimes,
27. Le fils que tu détestes, tu ne le battras plus!
28. La terre rugissante s'est emparée de toi,
29. La sombre, la noire mère, la déesse *Nin-a-zu*, la ténébreuse¹.

Pendant que Gilgamès se désole ainsi de la perte de son ami, il conçoit un désir violent de le revoir. Il va donc se prosterner aux pieds du dieu *Nin-gul*, dans son sanctuaire, afin qu'il exauce son vœu et lui répète la lamentation qu'on vient d'entendre. Mais sa prière est inutile. Il la renouvelle, sans plus de succès, dans le temple de Bel, auprès de Sin, auprès d'Éa. Malgré tant d'échecs, sa constance ne se décourage pas ; enfin elle triomphe. Il s'adresse en dernier lieu au dieu des enfers, à Nergal :

22. Guerrier, héros, ô dieu Nergal,...
23. Détends (?) le cercle (du monde [?]) et entr'ouvre la terre, que l'ombre d'Éabani, comme un souffle (?), sorte de terre²!

Nergal se laisse toucher ; il entr'ouvre la terre et Éabani apparaît. Gilgamès veut savoir de lui les secrets de la vie d'outre-tombe. Son ami refuse d'abord de le satisfaire, mais, à la fin, comme nous l'apprenons par les fragments très mutilés qui nous restent, il cède à son désir et lui décrit ainsi le séjour des morts :

29. ... Il m'a fait descendre dans un lieu de ténèbres, la demeure d'Irkalla,

¹ J. Sauveplane, *Une épopée babylonienne*, tab. XII, col. 1, p. 64-65.

² *Ibid.*, tabl. XII, col. III, p. 67.

30. Dans la maison où l'on entre pour ne plus en sortir,
 31. Dans le chemin où l'on s'engage sans retour.
 32. Les habitants de ce lieu sont privés de lumière,
 33. Ils vivent de poussière et se nourrissent de boue,
 34. Ils sont vêtus d'ailes, à la façon des oiseaux,
 35. Ils ne voient pas le jour, ils sont assis dans la nuit, etc.¹.

Le poème se clot avec cette description de l'au delà²; le sage chaldéen ne peut nous mener plus loin : il a recueilli dans ses douze tablettes tout ce qu'il savait sur la vie et sur la mort³.

Parmi les passages de l'Histoire de Gilgamès qui méritent d'attirer l'attention, le récit de la création d'Éabani est un des principaux. A la prière des habitants d'Érech :

30. [Anu] dit à Aruru, la grande déesse : « Toi, ô Aruru, tu as créé...
 31. Maintenant, crée son compagnon [de Gilgamès?]...
 33. La déesse Aruru, ayant entendu cela, conçut en son cœur l'image du serviteur (?) d'Anu.
 34. La déesse Aruru lava ses mains, et, ayant pétri de l'argile, l'étendit sur le sol.
 35. elle créa Éabani, rejeton illustre, suivant (?) de Ninib.
 36. Tout son corps [était couvert] de poils, sa chevelure (?) était faite comme celle des femmes....
 38. Il connaissait (?) les hommes et le pays; il était vêtu comme le dieu Ner.
 39. Il broutait l'herbe en compagnie des gazelles,

¹ J. Sauveplane, *Une épopée babylonienne*, tabl. XII, col. b (?) p. 70. — Les traits ici réunis se retrouvent plus développés dans le poème de la *Descente d'Istar aux enfers*, que nous reproduirons dans le tome IV.

² Nous ne rapportons pas ici quelques traits isolés et quelques détails qui ont pour but de relever les vertus guerrières.

³ Sur le caractère, la portée et la signification historique et cosmologique de la légende de Gilgamès, voir A. Loisy, *Les mythes chaldéens*, p. 66-74; J. Sauveplane, *Une épopée babylonienne*, p. LVIII-LXIX.

40. Il allait à l'abreuvoir de pair avec les bêtes;
 41. Avec les reptiles des eaux il s'en donnait à cœur joie¹.

Nous rencontrons dans ce passage un trait qui a une ressemblance frappante avec un verset de la Genèse : « Jéhovah Élohim forma l'homme du limon de la terre². » Le nom d'Éabani signifie : « celui qui m'a fait est Éa. » Parmi les titres d'Éa figure celui de « potier, mouleur d'argile » Dans le récit du déluge, Samas-napistim est appelé « argile³ », il est dit des hommes qui périssent dans cette catastrophe « qu'ils retournent à la boue » d'où ils ont été tirés⁴. » Les Égyptiens, au moins dans un de leurs mythes, admettaient aussi que l'homme avait été façonné avec de l'argile⁵.

¹ J. Sauveplane, *Une épopée babylonienne*, tabl. II, col. II, p. 15.

² Gen., II, 7.

³ Voir plus loin, ch. VI, *Le Déluge*, lignes 21-22, p. 308.

⁴ Voir plus loin, lignes 119, 134, p. 317, 319. — La création de l'humanité en général est attribuée à Mardouk dans un hymne en son honneur : « Il a créé les hommes pour leur faire du bien. » A. Loisy, *Les mythes chaldéens*, p. 26.

⁵ Nous avons déjà noté, p. 205, que, dans la mythologie égyptienne, la création de l'homme est ordinairement rapportée au dieu Khnoum qui le façonne avec de la terre sur un tour à potier. Voir G. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 1895, t. I, p. 456; Chabas, *Études sur l'antiquité historique*, p. 87. On peut voir les représentations figurées dans notre *Dictionnaire de la Bible*, t. I, 1895, col. 179, fig. 22; Fr. Lenormant, *Histoire ancienne de l'Orient*, 9^e édit., t. I, 1881, p. 20 et 21; t. III, 1883, p. 482, d'après un bas-relief du grand temple de Philæ et d'après un bas-relief du temple d'Esnéh. La création des quatre races qui composent l'espèce humaine, d'après les Égyptiens, était attribuée par eux, sauf pour les nègres, aux pleurs d'Horus et à la déesse Sekhet, une des personnifications de l'œil d'Horus, le soleil. Les textes disent que les hommes étaient nés de l'œil et les dieux de la bouche de Ra ou d'Horus. On retrouve un symbolisme analogue, faisant venir les plantes et les bêtes d'une émanation divine, dans un papyrus magique, traduit par M. Birch. Voir E. Lefébure, *Les quatre races au jugement dernier*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, t. IV, 1873, p. 45. Voir aussi la traduction du texte D, p. 47-48.